
Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident

Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident

Conférences de l'année 2011-2012

Jean-Pierre Rothschild



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1427>

DOI : [10.4000/ashp.1427](https://doi.org/10.4000/ashp.1427)

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 13-16

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Rothschild, « Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 144 | 2013, mis en ligne le 12 novembre 2014, consulté le 01 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1427> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1427>

LANGUE ET LITTÉRATURE HÉBRAÏQUES MÉDIÉVALES ET MODERNES EN OCCIDENT

Directeur d'études : M. Jean-Pierre ROTHSCHILD

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Versions concurrentes et versions révisées de traductions médiévales*. — II. *La systématisation rétrospective de l'exégèse rabbinique*.

I. *Versions concurrentes et versions révisées de traductions médiévales*

Trois textes traduits par Juda Romano, à Rome (?), au début du ^{xiv}^e siècle, l'ont été à nouveau par 'Eli Ḥabilio, en Aragon, au troisième quart du ^{xv}^e : le *Liber de causis*, le *De ente et essentia* de Thomas d'Aquin et le Ps.-Thomas, *De potentiis animae*. Pourquoi ce parallèle ? Aucune préface, aucune affinité manifeste de vocabulaire, aucun indice que les traductions de Juda Romano auraient atteint l'Espagne, ne prouve que Ḥabilio a connu le travail de son devancier. Plusieurs raisons étaient de nature à attirer sur ces textes l'attention de plus d'un traducteur hébreu. Leur caractère de compendiums, structurés de manière à faciliter l'enseignement et l'apprentissage, et portant sur des sujets fondamentaux ; la clarté, notoire dès le Moyen Âge, des textes de saint Thomas. Un indice au moins suggère que Ḥabilio retraduit délibérément les textes déjà traduits : le *De causis*, texte néo-platonicien isolé, procédant, à l'image même de son objet, par une sorte d'épanchement textuel non-syllogistique et non démonstratif, n'avait pas d'actualité philosophique au troisième quart du ^{xv}^e siècle : la seule rencontre du texte en latin n'eût sans doute pas déterminé le projet de le traduire sans l'incitation que pouvait constituer, pour des motifs non explicités, la traduction existante de Juda Romano. La référence faite au « projet thomiste » de Ḥabilio ne convainc pas : c'est trop hypothétique en l'absence de traduction du commentaire de Thomas au *De causis* (bien d'autres Latins l'ont commenté) et, si même on l'acceptait, il faudrait encore se demander pourquoi Ḥabilio aurait choisi chez lui le commentaire de cet ouvrage plutôt qu'autre chose et pourquoi il nous reste l'ouvrage lui-même mais pas le commentaire. Si Ḥabilio a connu les traductions de Juda Romano, il se présente plusieurs mobiles de retraduction : importance de ces textes et difficulté de les lire dans les traductions littérales de Juda ; stratégie personnelle ; souci de type humaniste de précision philologique ou d'élégance littéraire.

Après avoir examiné la critique par Leonardo Bruni des traductions médiévales et leur défense que lui a opposée Alphonse de Carthagène, nous avons travaillé cette année sur les textes (re)traduits par Ḥabilio. Dans le cas du *De potentiis*, le texte latin utilisé par les traducteurs juifs diffère. Les différences sont minces, il ne paraît pas probable que, n'ayant pas laissé d'écrits personnels sur les facultés de l'âme, ils aient choisi leurs versions latines pour des raisons de doctrine. Difficultés qui pourraient avoir justifié une retraduction délibérée : en syntaxe, une tendance de Juda Romano

au tour infinitif (y compris quand il ne figure pas dans le latin !), l’embarras à rendre la copule *est* du latin ; un lexique malaisé à force de littéralité. Les deux traducteurs usent d’une même tournure, par exemple, pour rendre l’ablatif absolu, mais il se peut que des problèmes identiques appellent indépendamment les mêmes solutions, ou qu’il se soit formé une tradition, ou plus simplement des habitudes imitées d’un traducteur à l’autre, de transposition des tournures latines. On ne peut dire plus, faute d’une étude d’ensemble de la langue des traductions du latin qui n’a pas encore été menée.

La comparaison des traductions du *Livre des causes* apporte davantage, les deux textes latins de départ étant à peu près les mêmes. Selon l’hypothèse d’une révision « humaniste », quels caractères seraient-ils attendus, outre la levée des ambiguïtés et, d’une manière générale, une syntaxe plus habituelle à l’usage de l’hébreu et un vocabulaire moins expérimental et déjà conforme à une tradition bien établie de traductions du latin ? Il n’y a pas en hébreu d’autre modèle de la belle langue que la Bible. La réputation littéraire de la langue de la Michna n’intervient pas alors¹. Quels sont les biblismes attendus ? L’expurgation du lexique des mots et locutions médiévaux ; l’emploi morphologique de la deuxième personne du féminin pluriel de l’inaccompli. Une comparaison du texte des propositions 1, 18 (19) et 31 (32) permet de conclure : on trouve bien chez Ḥabilio une recherche de meilleure compréhension et de plus de lisibilité : le refus d’une traduction *ad litteram* aux dépens du sens ; des explicitations, une recherche de constance et de cohérence dans le vocabulaire ; la résolution de difficultés, l’emploi du pronom personnel pour rendre la copule *est* du latin dont l’hébreu n’a pas l’équivalent et dont l’absence obscurcit les traductions. Il emploie le féminin pluriel accompli presque inexistant chez Juda ; avec une fréquence exceptionnelle, la particule biblique הנה rend un enchaînement logique aux dépens des calques du latin ou locutions sans répondant biblique mais logiquement plus structurantes que préférerait Juda Romano, comme כן, גם כן, אה. Quelques similitudes sur des points sans enjeu donneraient à penser que Ḥabilio disposait du texte de Juda Romano et s’en est ailleurs démarqué intentionnellement.

Dans le cas du *De ente*, la comparaison est réduite à peu de chose : la traduction de Ḥabilio n’est conservée que dans un manuscrit très abîmé où l’on ne peut lire à grand-peine qu’une introduction qui n’offre pas matière à comparaison (et ne dit rien des motifs du traducteur) et une petite partie de la traduction.

‘Eli Ḥabilio a connu les traductions de Juda Romano et a cherché à les rendre plus intelligibles et sans doute plus belles. Est-ce suffisant pour parler d’imitation de l’humanisme ? Lorsque il s’écarte de son devancier sur les points qui lui sont sensibles, mais par moments le reproduit, s’agit-il de la posture auctoriale d’un traducteur qui plaque des signes bien visibles de son retravail mélioratif tout en utilisant à bas bruit un rival, dans l’esprit de l’émulation entre humanistes, ou bien du mouvement naturel d’un vérificateur scrupuleux qui, hors les désaccords, ne cherche pas à se démarquer ? Élément en faveur de la deuxième hypothèse, Ḥabilio a aussi dû recourir à la traduction hébraïque faite sur l’arabe par Zeraḥiah Ḥen, à la fin du XIII^e siècle : c’est

1. S. Kessler-Mesguich, *La langue des sages. Matériaux pour une étude linguistique de la langue de la Michna*, Louvain, 2002, ch. 2, « Le statut linguistique de l’hébreu michnique », p. 47-60 pour les périodes ancienne et médiévale.

l'établissement de la traduction la plus exacte qui paraît lui importer, non une rivalité stylistique ; mais son effort procède peut-être moins d'une interrogation philosophique, obsolète dans le cas du *De causis*, que d'un intérêt philologique, lui-même d'esprit humaniste.

II. La systématisation rétrospective de l'exégèse rabbinique

Le développement donné à la première question a borné le traitement de la deuxième à une introduction. L'exégèse rabbinique, peu étudiée pour la période moderne, passe pour peu créative à quelques exceptions près. Il ne manque pas de déclarations explicites pour indiquer que l'intérêt de la recherche était tout tendu vers l'approfondissement du Talmud et que la Bible était un passe-temps d'ignorants. Toutefois, devant la montée de l'esprit des Lumières, force fut aux tenants de la tradition de redonner à celle-ci une place perdue depuis longtemps : d'où une activité nouvelle, de simplification et diffusion des instruments de l'étude des textes bibliques, de défense et systématisation des méthodes traditionnelles et de défense du texte massorétique lui-même.

Mešūdat Dāwid et *Mešūdat Šīyyōn* (« la citadelle de David » et « la citadelle de Sion ») sont l'œuvre, au XVIII^e siècle¹, du rabbin allemand David Altschuler, terminée après sa mort par son fils Yeḥi'el Hillel. Selon un principe de classement méthodique, caractéristique du judaïsme moderne, le premier de ces commentaires porte sur le sujet, le second sur les mots. Ils visent à encourager l'étude de la Bible hébraïque, ce qui requiert un langage simple qui, de fait, a assuré leur popularité. R. Meir Leibush ben Yeḥi'el Michel Weiser (*Malbim*, 1809-1879) témoigne de la défense orthodoxe du texte biblique – sorte de contre-critique biblique – et de la tradition interprétative, et d'une recherche de systématisation des anciennes méthodes ; R. Samson-Raphaël Hirsch (1808-1888) s'était formé dans une atmosphère tout autre au pays où la philologie était reine et où fleurissait le judaïsme réformé ; sa défense s'est appuyée sur leurs moyens : une langue soignée, une large culture générale, un souci d'esthétique et de décence. Dans son commentaire en allemand du Pentateuque, il tire de la contiguïté phonétique et de la mutabilité des consonnes radicales de l'hébreu un véritable système qu'il expose pour lui-même en des excursus, indépendamment de l'exégèse au fil du texte, par exemple en Ex. 4, 3. Une théorie latente chez lui est, outre l'interchangeabilité des lettres phonologiquement voisines, que dans toute racine dite trilitère, deux lettres assurent une unité de sens et la troisième constitue un élargissement morphologique, phylogénique et sémantique. Une étude systématique vérifierait si, sur le versant sémantique, il isole aussi des unités minimales de sens et des règles de leurs combinaisons. Deux générations plus tard, en Russie, R. Barukh ha-Lévi Epstein (1860-1942), défend l'hébreu dans sa brochure *Safah la-ne'emanim* (1^{re} éd. Varsovie, Schuldberg, 1893). On y mesure l'écart avec les positions précédentes. Il est vrai qu'il soutient que la Bible ne doit pas être traduite parce qu'on y perd « du sens, de la saveur, de la beauté, de la justesse, des intentions, etc. », nombre d'étymologies fournies par la Bible même et une foule d'enseignements et de traditions des sages. Mais

1. 1^{re} éd. Livourne, 1753.

il observe que la Torah compte de nombreux mots étrangers à l'hébreu, qui n'est plus une langue surnaturelle mais suit la loi commune des idiomes auxquels il manque des mots qu'ils empruntent ailleurs, et l'intraduisibilité du texte biblique n'est plus qu'une situation de fait, en raison des innombrables interprétations littérales dont l'a chargé la tradition et qui seraient perdues. Il défend contre les puristes qui la méprisent la langue rabbinique par un raisonnement original *a posteriori*, en tant qu'elle est la clef de voûte de la tradition. La stratégie rabbinique s'est ainsi renversée : elle ne tire plus argument de l'origine divine de l'hébreu, mais de la cohérence de la tradition.

Autant de directions différentes dans lesquelles s'engagent des auteurs rabbiniques pour défendre le texte biblique, l'exégèse traditionnelle et la langue rabbinique contre les attaques des Lumières juives puis du judaïsme réformé, tirant d'ailleurs parti d'idées familières à cette modernité-là. On voudrait montrer l'an prochain, à partir d'exemples (instruments de travail, préfaces programmatiques, commentaires exégétiques), que ces différents types de rationalisation trouvent largement à s'appuyer sur des précédents médiévaux et modernes.